

# *Meurtre dans l'immeuble*

*Écrit par Anisse S. (élève de seconde)*



**Concierges**  
**(Robert Doisneau, 1945)**

Maria venait de terminer son service. Aujourd'hui elle se tenait plus mal que d'habitude à cause de ses problèmes de dos. Faut dire que 90 kg à 57 ans c'est beaucoup. Elle entra dans sa chambre comme elle le faisait habituellement, elle se posa devant son miroir et se mit à coiffer ses cheveux lisses gris-marron.

BOUM ! Tout à coup, on entendit le bruit des poubelles frappant les camions. « Olala ! Ils nous cassent les pieds ceux là ! Ils servent à rien ! » Dis-t-elle de son ton prétentieux. Faut avouer qu'elle n'était pas très respectueuse et n'avait pas toujours le meilleur des vocabulaires. Elle était quand même très aimable. Par exemple elle sert le petit déjeuner et passe voir tous les jours le vieux monsieur du 2ème étage. Son vocabulaire, elle doit sûrement le tenir de son père. Il la battait, la pauvre. Malgré cela, elle continue de s'occuper de celui-ci en lui envoyant de l'argent et en allant le voire une fois toutes les semaines.

Elle aime bien converser avec ce beau-gosse du 8ème, il est très gentil, la trentaine, cheveux clairs, yeux bleus, bâti comme un rugby-man : à peu près 100 kg pour 1m90. Elle l'apprécie beaucoup. » Je crois qu'il est chef d'entreprise. En tout cas il a un poste à haute responsabilité » La pauvre étant enfant unique n'a pas pu faire d'étude. Elle a au moins réussi à avoir son bac.

Elle fait du yoga. Elle dit que ça la détend et que sa lui fait perdre du poids. Balivernes. Malgré cela, elle est très douée pour accueillir les locataires mais elle n'aime pas les enfants. Elle est catholique, un autre héritage de son père qui est très croyant comme la plupart des portugais. Elle a quand même un esprit critique malgré son penchant un peu raciste. Elle ne mâche pas toujours ses mots lorsqu'elle est sous pression. Quand elle est énervée, elle tourne en rond. Malgré ses défauts, les locataires l'aiment bien pour ces qualités et elle les aime bien en retour, sauf un, l'homme louche.

Il s'appelle Jean-Yves, enfin c'est le nom qu'il y avait décrit sur la carte d'identité qu'il a présentée à Maria. Jean-Yves Lefevre se nommait-il. Il est de petite taille, il a à peu près 45 ans. Ce qui répugne le plus Maria sur le physique de Jean-Yves, ce sont ses cheveux noirâtres et gras. Elle trouve que ses yeux gris, bien qu'elle ait les mêmes, n'était pas très beaux. Il s'habille d'un de ses mentaux beiges comme ceux des inspecteurs dans les vieux polars, de souliers marron et d'un chapeau noir. Honnêtement, qui met encore des chapeaux de nos jours. Peut-être qu'il veut se donner un genre ou bien il ne veut pas attirer l'attention.

Maria avait remarqué qu'il avait une croix autour du cou et qu'il allait souvent en direction du temple protestant à deux pâtés de maisons de l'immeuble. Il était très fin, il

ne pesait que 55 kg. Il aimait jouer à la toupie avec les enfants de l'immeuble. Maria le sait car plusieurs locataires se sont plaint du fait qu'il ne sentait pas leurs enfants en sécurité avec Jean Yves. On ne sait pas grand chose sur lui car il ne parle jamais, va travailler tard et rentre tard. Il sue beaucoup. Il a un cheveu sur la langue en plus de bégayer. C'est le cas typique de l'homme frustré. Tout cela constitue les principales causes de son insociabilité. Eh bien en parlant du loup, il passe justement devant Maria « Au revoir, dit-elle, à demain ». Il ne répondit pas. Après tout qu'est ce qu'elle en a à faire, c'est pas son problème, en plus, tant qu'elle reçoit sa paye !

Au loin, dans l'un des canapés du hall de l'immeuble, était assis le jeune homme de tout à l'heure. Il s'appelait Édouard. D'ailleurs je l'ai comparé à un rugby-man tout à l'heure, justement il pratiquait ce sport, mais suite à une blessure grave il arrêta et prit les rennes de l'entreprise familiale et s'adonna à un nouveau passe-temps : la pâtisserie. D'ailleurs chaque mois Maria trouve devant sa porte un pot rempli de bonbons de sa confection. Il est très aimable. Il doit être très bien éduqué, il s'exprime très bien, n'a aucun geste nerveux, ne s'énerve pas et est toujours très courtois avec les locataires.

Il est entrain de lire le journal. Ça doit encore parler des meurtres commis dans cette ville. C'est le douzième meurtre ayant été commis. Une des victimes avait fréquenté l'immeuble. Sarah Paulson. Elle avait vécu 6 mois ici avant de décrocher une promotion surprise. En réalité elle était devenue l'amante de son patron marié avec deux enfants. Elle a mis fin à leur liaison et l'avait menacé de tout divulguer à sa famille. Son patron s'est alors empressé alors d'aider cette pauvre jeune femme compétente à améliorer sa condition. C'est d'ailleurs son patron qui a été accusé en premier croyant qu'il avait profité de cette série de meurtre pour tuer celle qui lui causait du tord mais il avait un alibi et les empreintes ne correspondaient pas. Le patron fut donc relâché le lendemain matin même.

Dans le journal étaient décrites les blessures ayant été infligées à toutes les victimes sans exceptions avant leur mort. Toujours la même chose : le tueur tirait dans le dos de sa victime puis la poignardait et enfin lui retirait une partie de leurs corps post-mortem comme une partie de leurs lèvres, de leurs cheveux, leurs langues. Mais cette fois-ci, il retira quelque chose d'autre à sa victime, quelque chose de différent, il lui retira un ongle.

Après avoir fini de lire, Edouard posa son journal, finit sa tasse de thé et alla dans son appartement. Le pauvre, les morts de toutes ses femmes doivent lui rappeler la sienne défunte. Maria le regardait avec tristesse. Son service finissait, elle alla donc dans sa loge où elle remarqua lors de son coiffage périodique qu'un troisième menton lui poussait. Cela la fit rire et elle se dit comme lorsque le deuxième était apparu « Je vais réduire ma

consommation de beignets alors ». En réalité, elle s'en fiche un peu. Elle est âgée et ne cherche plus à plaire. Elle dîna avec un de ces sandwiches au thon et alla se coucher.

Le lendemain elle se leva à sept heures piles. Mais en se réveillant, elle se rendit compte que le locataire louche, Jean-Yves, était sorti plus tôt le soir du meurtre de la dernière victime. « Ça doit-être une simple coïncidence », se dit-elle. Le problème est que dans la même journée elle le vit, vers quatorze heures alors que normalement il reste enfermé dans sa chambre à cette heure-là, avec un long sac, dans le parking de l'immeuble en prétextant « c'est un tapis que je compte donner ».

L'idée que Jean-Yves était le tueur commença à se confirmer dans l'esprit de Maria et c'est alors qu'elle se demanda comment elle pouvait faire pour prouver que Jean-Yves était bien le meurtrier. Elle décida donc d'attendre qu'il sorte pour vaquer à ses occupations quotidiennes, pour s'infiltrer dans sa chambre. Elle commença alors à attendre. Quelques heures passèrent, il était alors enfin 19 heures et ce meurtrier sortit enfin de l'immeuble. Maria patienta et décida d'aller dans sa chambre, ce qu'elle fit au bout de cinq minutes. Elle fouilla et refouilla en vain. Il n'y avait rien dans la chambre permettant de relier Jean-Yves aux sombres meurtres ayant été commis dans la ville, ou alors, peut être que Maria avait tort. Elle décida alors de sortir de la chambre. Elle éteignit la lumière mais tout à coup elle vit une petite lumière verte venant de la table de nuit placée à côté du lit.

C'était un pendentif vert, d'un vert brillant incroyable, d'un vert tellement brillant que l'on se rappellerait de lui même après une vie entière. Justement Maria connaissait ce vert, ce vert c'était celui du pendentif de Sarah Paulson. Elle ne pouvait pas l'oublier. Il lui avait été offert par son amant. Il y avait toujours une chance pour qu'elle l'ai perdu dans l'immeuble et que Jean-Yves l'ait trouvé mais cela faisait trop de coïncidences. C'est vrai que comme dirait Vladimir Nabokov, plus on prête attention aux coïncidences, plus elles se produisent mais on dit aussi que une fois, c'est un hasard, deux fois une coïncidence mais qu'a partir de la troisième fois même le sentiment de doute peut-être jugé fiable. Elle décida alors d'appeler la police.

Elle mit les mains dans ses poches pour prendre son téléphone qui n'était pas là. « Oh non j'ai du encore le laisser sur mon bureau », pensa t-elle. Tout a coup, elle entendit des pas sur le parquet grinçant, venant des escaliers, se rapprochant de la porte. Elle serrait ses mains contre sa poitrine et entendait des battements venant de son cœur plus fort et plus rapides qu'elle ne les avait jamais entendus. Quelques petites gouttes de sueur dégoulaient de son front et allaient se poser sur ses joues. Elle pouvait apercevoir une ombre se rapprocher de la porte. L'ombre ouvrit la porte et Maria sentit son cœur sortir de sa poitrine. C'était Jean-Yves lui même en personne. « M-m-ais qu-qu'est ce que v-vous

faites d-dans ma ch-chambre ! » « Pardonnez-moi, dis Maria d'une voie apeurée, je partais ». Elle sortit de la pièce et descendit les escaliers aussi vite qu'une femme de son âge le pouvait.

Elle se dépêcha de rejoindre le hall où elle eu la chance de trouver Édouard assis là avec sa tasse de thé comme à son habitude. « S'il vous plaît, cria t-elle, aidez-moi » « Mais qu'y a t-il Maria, répondit-il en essayant de comprendre ce qu'il se passait, vous me faites peur. » « C'est Jean-Yves, répondit-elle, c'est Jean-Yves, c'est lui l'assassin ».

Elle se mit alors à expliquer toute l'histoire avec tous les détails en plus des ragots colportés qu'elle avait entendus sur Jean-Yves. « Mais pourquoi n'avez vous pas appelé la police, demanda-t-il, pourquoi ne m'avez vous pas prévenus de vos doutes, pourquoi n'avez-vous prévenu personne de vos soupçons. Il aurait pu vous tuer et personne n'aurait été au courant de ce qui aurait bien pu vous arriver. ». Elle lui répondit qu'elle voulait être sûre à cent pour cent qu'elle avait raison et qu'elle ne voulait pas être comme ces vieilles folles qui doutent de tout le monde. Après cette longue discussion, ils décidèrent ensemble d'appeler la police.

La police arriva enfin au bout de quelques minutes. Maria essaya d'abord en premier lieu de leur expliquer l'histoire mais comme elle n'y arrivait pas car encore en état de choc, Édouard prit le relai. « Il faut dire que son vieux cœur a beaucoup subi d'émotions aujourd'hui ». Édouard ayant fini de raconter l'histoire aux deux officiers, ils décidèrent alors de monter ensemble. En s'approchant de la porte de l'appartement de Jean-Yves ils eurent tous le souffle coupé. On entendait presque les battements de cœur des officiers de police résonnant dans leurs cous. Ils toquèrent alors à la porte. « Ouvrez Mr. Lefevres, c'est la police », hurla l'un des deux officiers.

On n'entendit absolument rien, ni souffle, ni bruits de pas, ni ne serait-ce que le plus petit des bruits provenant de l'intérieur de l'appartement. En revanche à l'extérieur les battements de cœurs ne cessaient de s'amplifier autant dans la vitesse que dans le son. Le second officier décida alors de retouer à la porte. « Mr. Lefevre, ouvrez c'est la police », hurla-t-il à son tour. Encore une fois on n'entendit aucune réponse provenant de l'autre côté de la porte. Les deux officiers et

Édouard se mirent d'accord pour défoncer la porte. Au bout de trois essais ils réussirent à la défoncer. Ils étaient tellement apeurés qu'ils avaient oublié de demander à Maria si elle n'avait pas des doubles des clefs de l'appartement et Maria l'étant encore plus avait oublié de leur dire qu'elle les avait dans sa poche.

Dés que la porte s'ouvrit, le premier officier prit son courage à deux bras et entra à l'intérieur de l'appartement en passant d'abord par le couloir central qui était habillé d'un papier peint blanc avec des roses toutes aussi blanches en relief. Une décoration sobre qu'il retrouva dans le salon lorsqu'il sortit enfin du couloir après avoir vérifié les toilettes .

Le salon était comme la plupart : les canapés étaient disposés en face de la télé qui était accrochée au mur.

Son équipier, le second officier, le suivait dans ses moindres faits et gestes et était là au cas où il aurait fallu le couvrir malgré ses mains qui tremblaient. Ils arrivèrent enfin, suivi par Édouard, dans un nouveau couloir où ils fouillèrent avec précaution la salle de bain. Et enfin le moment fatidique : les deux officiers suivis d'Édouard et de Maria arrivèrent derrière la porte de la chambre à coucher de Jean-Yves. A ce moment là, le cœur d'aucune des personnes présente n'avait jamais battu aussi fort. Le cœur de Maria battit si fort qu'elle perdit connaissance. Édouard l'allongea en position latérale de sécurité. Le premier officier retira son casque et essuya son front rempli de sueur et le second suivit.

Le temps que Maria reprenne connaissance, le second officier donna un coup de pied à la porte et alluma la lumière. Ils eurent une vision d'horreur : ils découvrirent alors le corps mort, inerte de Jean-Yves. Du sang coulait en abondance de ses bras. Le cœur des officiers battaient toujours aussi vite. Le second officier décida d'aller voir si Jean-Yves était vraiment mort. Il s'approcha et il confirma que celui que l'on appelait le « locataire louche » était mort.

Le corps de Jean-Yves avait été retrouvé allongé contre une armoire à côté du miroir qui était en face du lit. Un choix assez louche mais vu la « personne » à laquelle on avait à faire, cela le semblait moins. Lorsque l'équipe de la police scientifique arriva elle remarqua qu'il y avait quelque chose de coincé dans la main de ce meurtrier. Lorsqu'ils réussirent à écarter ses doigts de sa main ils trouvèrent le pendentif vert de Sarah Paulson qu'avait trouvé Maria. Maria venait justement de se réveiller après s'être évanouie une seconde fois en ayant vu le corps mort de ce qui semblait être celui qui avait tué toutes ces femmes dans cette ville.

Un lieutenant passa rendre visite à Maria et lui expliqua que selon les docteurs, Jean-Yves était « victimes » d'un trouble mental l'empêchant d'établir de liens sociaux avec d'autres personnes. De plus, il avait établi un sentiment de protection qu'il avait ensuite attribué matériellement à sa maison. Il y a dû se produire quelque chose dans sa vie pour causer cette folie meurtrière. Il a dû prendre l'effraction de Maria dans son domicile comme un viol de son périmètre de sécurité et comme il ne savait plus quoi faire il a décidé de mettre fin à sa vie. Le problème est que l'on n'a découvert aucune preuve à son domicile mis à part le collier vert qui s'est révélé être réellement celui de Sarah Paulson. Les enquêteurs ont donc conclu grâce au témoignage de Maria, à l'indice retrouvé dans le domicile de Jean-Yves et son suicide qu'il était coupable du meurtre de toutes ces femmes mais le doute trottait toujours dans la tête de Maria. Elle décida de garder le secret sur ses pensées.

Les habitants de l'immeuble avaient tous été choqués par cette révélation. Beaucoup étaient partis. Maria regardait par la fenêtre de sa chambre et espérait trouver une réponse à sa question : « Pourquoi si Jean-Yves était le tueur n'a-t-on pas retrouvé les cheveux des victimes et surtout l'ongle qu'il avait pris à la dernière victime ? Car s'il prenait des parties de leurs corps, cela devait être en tant que trophée donc pourquoi ne les avait-t-on pas retrouvés à son domicile. Elle entendit toquer à la porte. Elle se tourna vers son calendrier et vit la date, donc elle ne prit pas la peine de se lever. Elle avait compris que c'était Édouard qui avait déposé un pot de bonbons de sa confection. Elle se dit qu'elle irait le chercher après, quand son service commencerait.

Il était enfin quinze heures et le service de Maria commençait. Elle se leva, mit sa veste, et se dirigea vers sa porte. Elle l'ouvrit et trouva devant le pot de bonbons qu'Édouard avait déposé tout à l'heure. « J'ai failli les oublier, pensa-t-elle, je suis pas d'humeur à en manger, j'vais les poser sur mon bureau et j'ai mangerai après ». Elle ouvrit alors la porte qui séparait le couloir où se trouvait son appartement du hall de l'immeuble.

Quelques heures passèrent et Maria vit enfin Édouard rentrer de son travail. Il la salua, alla dans son appartement poser ses vêtements, prendre une douche, s'habiller et enfin redescendit comme à son habitude dans le hall de l'immeuble pour lire le journal du jour. Sur le journal était écrit en gros : « Le tueur de St-Flour est mort ». Cela fit sourire Maria car quoi qu'il y ait écrit dans les articles concernant cette affaire, Édouard et elle étaient au courant de tout.

Après avoir fini sa tasse de thé, Édouard décida de prendre le temps de parler avec Maria pour voir si elle allait bien car elle avait quand même vécu un traumatisme. Elle lui dit qu'elle allait bien et qu'elle ne pensait même plus à cette histoire. Le problème c'est qu'elle mentait et pour elle ne sait quelle raison, elle refusait de lui faire part de ses doutes concernant la réelle identité du meurtrier. Elle voulait lui en parler mais il y avait comme quelque chose, un pressentiment qui l'en empêchait. Il finit la discussion en l'invitant à dîner. Comme cela faisait longtemps qu'elle n'était pas sortie, qu'elle n'avait pas fait les courses et qu'elle appréciait la compagnie d'Édouard elle s'empressa donc d'accepter.

Le moment tant attendu était enfin arrivé, Maria avait fini son service et était entrain de se préparer pour ce soir. Elle voulait être présentable, elle ne voulait pas faire honte à ce si beau jeune homme qu'était Édouard. Elle avait une robe bleue. Cette robe était le seul et unique cadeau que son père lui avait offert. Il lui avait fait ce cadeau 5 ans auparavant. Avant de la mettre elle ne savait même pas si elle rentrait encore dedans. Faut dire qu'elle ne sort pas souvent. Elle a toujours été très solitaire. C'est d'ailleurs peut-être pour ça qu'elle ne s'était jamais mariée. Elle mit les boucles d'oreilles de sa mère. C'était la première fois qu'elle les mettait de toute sa vie. Elle en avait héritées de sa mère morte lorsqu'elle avait 5 ans. Elle ne voulait vraiment absolument pas faire honte à Édouard. Elle l'aimait beaucoup, pour elle il représentait le fils qu'elle n'avait jamais eu.

Elle finissait de se maquiller quand elle entendit sonner à sa porte. Elle ouvrit, Édouard se tenait devant elle avec le plus beau des costumes et entre les mains le plus beau des bouquets. Elle n'en crut pas ses yeux. Ses yeux s'humidifièrent mais elle ne voulait pleurer. Elle retint donc ce liquide dans ses yeux mais Édouard le remarqua. Il lui demanda alors ce qui n'allait pas. Elle lui répondit seulement que c'était seulement l'émotion et que cela faisait tellement longtemps qu'un homme ne lui avait pas offert des fleurs. Il sourit et lui dit que tout se passerait bien et que c'était seulement un dîner. Elle sourit alors à son tour.

Ils arrivèrent au restaurant qui se trouvait en face de l'immeuble. C'était un restaurant très coûteux et Maria se sentait gênée car elle savait que le gentleman qu'était Édouard ne la laisserait jamais payer. Elle prit alors la décision de manger très peu et de choisir les plats les moins coûteux. D'ailleurs la première chose qu'elle fit en regardant le menu était de regarder les prix. Voilà comment elle s'était retrouvé à manger seulement des légumes dans un restaurant spécialisé en viande !

Pendant le repas, Maria s'est ouverte et finit par avouer à Édouard qu'elle avait des doutes sur justement l'identité du tueur et qu'elle n'avait pas l'esprit tranquille. Édouard lui répondit que cela était normal après un choc de ce type de se sentir impliqué jusqu'au bout et de ne pas se sentir tranquille. Elle lui expliqua la cause de ses doutes. Édouard lui expliqua que c'était parfaitement normal qu'elle doute. Maria décida alors de se taire pour ne pas gâcher l'ambiance de la soirée.

Après avoir mangé et beaucoup bu, ils rentrèrent enfin dans l'immeuble et Édouard décida de raccompagner Maria à son appartement. Là-bas il l'aida à s'allonger sur son lit et ils continuèrent à parler ce qui bizarrement donna de la force à Maria. Elle décida alors d'aller s'asseoir sur la chaise de son bureau. Maria décida alors une seconde fois de lui parler de ses théories et de ses doutes. Édouard lui réexpliqua que cela n'avait rien d'anormal de douter tant qu'elle n'en faisait pas une obsession. Le problème étant là. Maria était devenue complètement obsédée par cette affaire et le fait que Jean-Yves n'était peut-être pas celui qui avait tué toutes ces femmes. Maria aperçut alors le pot de bonbon qu'Édouard avait déposé tout à l'heure pour elle. Elle lui proposa alors d'en manger. Il accepta volontiers.

Au bout de quelques minutes, Édouard demanda à Maria s'il pouvait utiliser ses toilettes. « Bien sur, dit-elle, mais fait attention à la chasse, elle se bloque si on tire trop fort ». « D'accord Maria, répondit-il, pas de problème je ferais attention ».

Maria commença alors à continuer de manger les bonbons sans la présence d'Édouard. Elle remarqua qu'il y avait un nouveau goût : pomme fraise. Elle décida alors d'y goûter. Elle ouvrit l'emballage du bonbon, le prit, le mit dans sa bouche et le croqua. On entendit un « qrqq ». « Qu'est ce que c'est », cria Maria. Elle sorti le bonbon de sa bouche, mit ses



lunettes regarda deux secondes ... elle n'arrivait pas à croire ce qu'elle voyait. Ce qui se trouvait devant elle, ce qu'il y avait à l'intérieur du bonbon était la réponse à toutes ses questions. Ce qu'elle avait croqué était un ongle. Elle se leva, se retourna et vit Edouard posté devant elle avec une arme.